**Le courage et la joie d’agir**

Jean-Marie Choffray,

Prof. ULiège, PhD MIT-77

Le 23 janvier 2023

**Avertissement**

Alors que les peuples Européens, qui se sentent abandonnés par leurs dirigeants, assistent impuissants à un conflit sanguinaire entre les deux plus grandes puissances nucléaires mondiales, il est utile de rappeler qu’ « Être plus, c’est s’unir davantage » et que « Voir [… l’accroissement de la Conscience] ou périr ; telle est la situation, imposée par le don mystérieux de l’existence, à tout ce qui est élément de l’Univers. »

Pierre Teilhard de Chardin est un penseur qui devrait être étudié par tout scientifique sincère, ainsi que par tout dirigeant politique ou économique conscient de ses responsabilités. « Pas d’avenir évolutif à attendre pour l’homme en dehors de son association avec tous les autres hommes. » La *violence* ne paie plus... Les guerres sont toujours perdues par ceux qui pensaient les avoir gagnées. La [*Théorie Mimétique*](https://www.amazon.fr/Choses-cach%C3%A9es-depuis-fondation-monde/dp/2246005833/ref=sr_1_4?crid=128OBZ5CFVPIE&keywords=ren%C3%A9+girard+des+choses+cach%C3%A9es&qid=1674485476&sprefix=ren%C3%A9+girard+des+ch%2Caps%2C75&sr=8-4) est connue de tous. Sacrifier une victime innocente ne résout plus rien! « We must face our neighbors and declare unconditional peace. Even if we are provoked, challenged, we must give up violence once and for all » (René Girard, [History is a test. Mankind is failing it](https://stanfordmag.org/contents/history-is-a-test-mankind-is-failing-it)).

[Le phénomène humain](https://www.amazon.fr/Ph%C3%A9nom%C3%A8ne-humain-Pierre-Teilhard-chardin/dp/2020948818/ref=sr_1_1?crid=386BZPG7ET1LM&keywords=le+ph%C3%A9nom%C3%A8ne+humain&qid=1674476210&sprefix=le+ph%C3%A9nom%C3%A8ne+humain%2Caps%2C361&sr=8-1) est une *introduction* à une explication du monde. Le rôle d’un universitaire n’est pas seulement de produire de la connaissance et de la partager. C’est, aussi, de contribuer à la diffusion d’œuvres originales, souvent méconnues, et qui exprime mieux qu’il ne pourrait le faire ce qu’il a lui-même observé, découvert. C’est pourquoi j’ai choisi de reproduire dans les pages qui suivent deux extraits de cet ouvrage exceptionnel – le **Prologue : Voir** et le **Résumé : L’essence du phénomène humain.** Ces deux textesoffrent de réelles perspectives à un monde à bout de *Souffle*, en manque d’*Espoir*, en défaut d’*Esprit*. Puissent, ceux qui sont censés nous servir, prendre conscience de leurs responsabilités en évitant de reproduire les erreurs du siècle passé, alors que notre *Avenir commun* recèle une infinité d’opportunités pour l’*Humanité* en pleine *croissance* de *Conscience*. De surcroît, j’espère que ces pages orphelines vous inciteront à découvrir la richesse de cette [œuvre magistrale](https://www.amazon.fr/Ph%C3%A9nom%C3%A8ne-humain-Pierre-Teilhard-chardin/dp/2020948818/ref=sr_1_1?crid=386BZPG7ET1LM&keywords=le+ph%C3%A9nom%C3%A8ne+humain&qid=1674476210&sprefix=le+ph%C3%A9nom%C3%A8ne+humain%2Caps%2C361&sr=8-1).

**Le courage et la joie d’agir**

« Pour faire une place à la Pensée dans le Monde, il m’a fallu intérioriser la Matière ; imaginer une énergétique de l’Esprit ; concevoir au rebours de l’Entropie une montante Noogénèse ; donner un sens, une flèche et des points critiques à l’évolution ; faire se reployer finalement toutes choses en *Quelqu’un*. » (Pierre Teilhard de Chardin)

**Prologue : Voir**

(Extrait de Pierre Teilhard de Chardin, [Le phénomène humain](https://www.amazon.fr/Ph%C3%A9nom%C3%A8ne-humain-Pierre-Teilhard-chardin/dp/2020948818/ref=sr_1_1?crid=386BZPG7ET1LM&keywords=le+ph%C3%A9nom%C3%A8ne+humain&qid=1674476210&sprefix=le+ph%C3%A9nom%C3%A8ne+humain%2Caps%2C361&sr=8-1), surlignage personnel)

Ces pages représentent un effort pour voir, et faire voir ce que devient et exige l’Homme, si on le place, tout entier et jusqu’au bout, dans le cadre des apparences.

Pourquoi chercher à voir ? et pourquoi tourner plus spécialement nos regards vers l’objet humain ?

*Voir*. On pourrait dire que toute la Vie est là, – sinon finalement, du moins essentiellement. Être plus, c’est s’unir davantage : tels seront le résumé et la conclusion même de cet ouvrage. Mais, le constaterons-nous encore, l’unité ne grandit que supportée par un accroissement de conscience, c’est-à-dire de vision. Voilà pourquoi, sans doute, l’histoire du Monde vivant se ramène à l’élaboration d’yeux toujours plus parfaits au sein d’un Cosmos où il est possible de discerner toujours davantage. La perfection d’un animal, la suprématie de l’être pensant, ne se mesurent-elles pas à la pénétration et au pouvoir synthétique de leur regard ? Chercher à voir plus et mieux n’est donc pas une fantaisie, une curiosité, un luxe. Voir ou périr. Telle est la situation, imposée par le don mystérieux de l’existence, à tout ce qui est élément de l’Univers. Et telle est par suite, à un degré supérieur, la condition humaine.

Mais s’il est vraiment aussi vital et béatifiant de connaître, pourquoi, encore un coup, tourner de préférence notre attention vers l’Homme ? L’Homme n’est-il pas suffisamment décrit, – et ennuyeux ? Et n’est-ce pas justement un des attraits de la Science de détourner et reposer nos yeux sur un objet qui enfin ne soit pas nous-mêmes ?

A un double titre, qui le fait deux fois centre du Monde, l’Homme s’impose à notre effort pour voir, comme la clef de l’Univers.

Subjectivement, d’abord, nous sommes inévitablement *centre de perspective*, par rapport à nous-mêmes. Ç’aura été une candeur, probablement nécessaire, de la Science naissante, de s’imaginer qu’elle pouvait observer les phénomènes en soi, tels qu’ils se dérouleraient à part de nous-mêmes. Instinctivement, physiciens et naturalistes ont d’abord opéré comme si leur regard plongeait de haut sur un Monde que leur conscience pouvait pénétrer sans le subir ni le modifier. Ils commencent maintenant à se rendre compte que leurs observations les plus objectives sont toutes imprégnées de conventions choisies à l’origine, et aussi des formes ou habitudes de pensée développées au cours du développement historique de la Recherche. Parvenus à l’extrême de leurs analyses, ils ne savent plus trop si la structure qu’ils atteignent est l’essence de la Matière qu’ils étudient, ou bien le reflet de leur propre pensée. Et simultanément ils s’avisent que, par choc en retour de leurs découvertes, eux-mêmes se trouvent engagés, corps et âme, dans le réseau des relations qu’ils pensaient jeter du dehors sur les choses : pris dans leur propre filet. Métamorphisme et endomorphisme, dirait un géologue. Objet et sujet s’épousent et se transforment mutuellement dans l’acte de connaissance. Bon gré mal gré, dès lors, l’Homme se retrouve et se regarde lui-même dans tout ce qu’il voit.

Voilà bien une servitude, mais que compense immédiatement une certaine et unique grandeur.

Il est simplement banal, et même assujettissant, pour un observateur, de transporter avec soi, où qu’il aille, le centre du paysage qu’il traverse. Mais qu’arrive-t-il au promeneur si les hasards de sa course le portent en un point naturellement avantageux (croisement de routes ou de vallées) à partir duquel non seulement le regard, mais les choses mêmes rayonnent ? Alors, le point de voie subjectif se trouvant coïncider avec une distribution objective des choses, la perception s’établit dans sa plénitude. Le paysage se déchiffre et s’illumine. On voit.

Tel paraît bien être le privilège de la connaissance humaine.

Il n’est pas besoin d’être un homme pour apercevoir les objets et les forces « en rond » autour de soi. Tous les animaux en sont là aussi bien que nous-mêmes. Mais il est particulier à l’Homme d’occuper une position telle dans la Nature que cette convergence des lignes ne soit pas seulement visuelle mais structurelle. Les pages qui suivent ne feront que vérifier et analyser ce phénomène. En vertu de la qualité et des propriétés biologiques de la Pensée, nous nous trouvons placés en un point singulier, sur un nœud, qui commande la fraction entière du Cosmos actuellement ouvert à notre expérience. Centre de perspective, l’Homme est en même temps *centre de construction* de l’Univers. Par avantage, autant que par nécessité, c’est donc à lui qu’il faut finalement ramener toute Science. – Si, vraiment, voir c’est être plus, regardons l’Homme et nous vivrons davantage.

Et pour cela accommodons correctement nos yeux.

Depuis qu’il existe, l’Homme est offert en spectacle à lui-même. En fait, depuis des dizaines de siècles, il ne regarde que lui. Et pourtant c’est à peine s’il commence à prendre une vue scientifique de sa signification dans la Physique du Monde. Ne nous étonnons pas de cette lenteur dans l’éveil. Rien n’est aussi difficile à apercevoir, souvent, que ce qui devrait « nous crever les yeux ». Ne faut-il pas une éducation à l’enfant pour séparer les images qui assiègent sa rétine nouvellement ouverte ? A l’Homme, pour découvrir l’Homme jusqu’au bout, toute une série de « sens » étaient nécessaires, dont l’acquisition graduelle, nous aurons à le dire, couvre et scande l’histoire même des luttes de l’Esprit.

Sens de l’immensité spatiale, dans la grandeur et la petitesse, désarticulant et espaçant, à l’intérieur d’une sphère de rayon indéfini, les cercles des objets pressés autour de nous.

Sens de la profondeur, repoussant laborieusement, le long de séries illimitées, sur des distances temporelles démesurées, des événements qu’une sorte de pesanteur tend continuellement à resserrer pour nous dans une mince feuille de Passé.

Sens du nombre, découvrant et appréciant sans sourciller la multitude affolante d’éléments matériels ou vivants engagés dans la moindre transformation de l’Univers.

Sens de la proportion, réalisant tant bien que mal la différence d’échelle physique qui sépare, dans les dimensions et les rythmes, l’atome de la nébuleuse, l’infime de l’immense.

Sens de la qualité, ou de la nouveauté, parvenant, sans briser l’unité physique du Monde, à distinguer dans la Nature des paliers absolus de perfection et de croissance.

Sens du mouvement, capable de percevoir les développements irrésistibles cachés dans les très grandes lenteurs, – l’extrême agitation dissimulée sous un voile de repos, – le tout nouveau se glissant au cœur de la répétition monotone des mêmes choses.

Sens de l’organique, enfin, découvrant les liaisons physiques et l’unité structurelle sous la juxtaposition superficielle des successions et des collectivités.

Faute de ces qualités dans notre regard, l’Homme restera indéfiniment pour nous, quoi qu’on fasse pour nous faire voir, ce qu’il est encore pour tant d’intelligences : objet erratique dans un Monde disjoint. – Que s’évanouisse, par contre, de notre optique, la triple illusion de la petitesse, du plural et de l’immobile, et l’Homme vient prendre sans effort la place centrale que nous annoncions : sommet momentané d’une Anthropogénèse couronnant elle-même une Cosmogénèse.

L’Homme ne saurait se voir complètement en dehors de l’Humanité ; ni l’Humanité en dehors de la Vie, ni la Vie en dehors de l’Univers.

D’où le plan essentiel de ce travail : la Prévie, la Vie, la Pensée, – ces trois événements dessinant dans le Passé, et commandant pour l’avenir (la Survie !), une seule et même trajectoire : la courbe du Phénomène humain.

*Phénomène humain*, – dis-je bien.

Ce mot n’est pas pris au hasard. Mais pour trois raisons je l’ai choisi.

D’abord pour affirmer que l’Homme, dans la Nature, est véritablement un fait, relevant (au moins partiellement) des exigences et des méthodes de la Science.

Ensuite, pour faire entendre que, parmi les faits présentés à notre connaissance, nul n’est plus extraordinaire, ni plus illuminant.

Enfin pour bien insister sur le caractère particulier de l’Essai que je présente.

Mon seul but, et ma vraie force, au cours de ces pages, est simplement, je le répète, de chercher à voir, c’est-à-dire à développer une perspective *homogène* et *cohérente* de notre expérience générale étendue à l’Homme. Un ensemble qui se déroule.

Qu’on ne cherche donc pas ici une explication dernière des choses, – une métaphysique. Et qu’on ne se méprenne pas non plus sur le degré de réalité que j’accorde aux différentes parties du film que je présente. Quand j’essaierai de me figurer le Monde avant les origines de la Vie, ou la Vie au Paléozoïque, je n’oublierai pas qu’il y aurait contradiction cosmique à imaginer un Homme spectateur de ces phases antérieures à l’apparition de toute Pensée sur Terre. je ne prétendrai donc pas les décrire comme elles ont été réellement, mais comme nous devons nous les représenter afin que le Monde soit vrai en ce moment pour nous : le Passé, non en soi, mais tel qu’il apparaît à un observateur placé sur le sommet avancé où nous a placés l’Évolution. Méthode sûre et modeste, mais qui suffit, nous le verrons, pour faire surgir par symétrie, en avant, de surprenantes visions d’avenir.

Bien entendu, même réduites à ces humbles proportions, les vues que je tâche d’exprimer ici sont largement tentatives et personnelles. Reste que, appuyées sur un effort d’investigation considérable et sur une réflexion prolongée, elles donnent une idée, sur un exemple, de la manière dont se pose aujourd’hui en Science le problème humain.

Étudié étroitement en lui-même par les anthropologistes et les juristes, l’Homme est une chose minime, et même rapetissante. Son individualité trop marquée masquant à nos regards la Totalité, notre esprit se trouve incliné, en le considérant, à morceler la Nature, et à oublier de celle-ci les liaisons profondes et les horizons démesurés : tout le mauvais anthropocentrisme. D’où la répugnance, encore sensible chez les savants, à accepter l’Homme autrement que par son corps, comme objet de Science.

Le moment est venu de se rendre compte qu’une interprétation, même positiviste, de l’Univers doit, pour être satisfaisante, couvrir le dedans, aussi bien que le dehors des choses, – l’Esprit autant que la Matière. La vraie Physique est celle qui parviendra, quelque jour, à intégrer l’Homme total dans une représentation cohérente du monde.

Puissé-je faire sentir ici que cette tentative est possible, et que d’elle dépend, pour qui veut et sait aller au fond des choses, la conservation en nous du courage et de la joie d’agir.

En vérité, je doute qu’il y ait pour l’être pensant de minute plus décisive que celle où, les écailles tombant de ses yeux, il découvre qu’il n’est pas un élément perdu dans les solitudes cosmiques, mais que c’est une volonté de vivre universelle qui converge et s’hominise en lui.

L’Homme, non pas centre statique du Monde, – comme il s’est cru longtemps ; mais axe et flèche de l’Évolution, – ce qui est bien plus beau.

**Résumé : L’essence du phénomène humain**

(Extrait de Pierre Teilhard de Chardin, [Le phénomène humain](https://www.amazon.fr/Ph%C3%A9nom%C3%A8ne-humain-Pierre-Teilhard-chardin/dp/2020948818/ref=sr_1_1?crid=386BZPG7ET1LM&keywords=le+ph%C3%A9nom%C3%A8ne+humain&qid=1674476210&sprefix=le+ph%C3%A9nom%C3%A8ne+humain%2Caps%2C361&sr=8-1), surlignage personnel)

Depuis l’époque où ce livre a été composé, l’intuition qu’il cherche à exprimer n’a pas varié en moi. Dans l’ensemble, je continue aujourd’hui à voir l’Homme exactement de la même façon que lorsque j’écrivais ces pages pour la première fois. Et cependant cette vision de fond n’est pas restée, – elle ne pouvait pas rester, immobile. Par approfondissement irrésistible de la réflexion, – par décantation et agencement automatique des idées associées, – par accession de nouveaux faits, – par nécessité continuelle, aussi, d’être mieux compris, certaines formulations et articulations nouvelles me sont graduellement apparues depuis dix ans qui tendent à dégager et à simplifier tout à la fois les lignes majeures de mon ancienne rédaction.

C’est cette essence, inchangée, mais repensée du « Phénomène Humain » que je crois utile, en manière de résumé ou conclusion, de présenter ici sous forme des trois propositions enchaînées que voici.

**Un monde qui s’enroule : ou, la loi cosmique de complexité-conscience.**

Nous nous sommes familiarisés dernièrement, à l’école des astronomes, avec l’idée d’un Univers qui, depuis quelques milliards d’années (seulement !), irait s’épanouissant en galaxies à partir d’une espèce d’atome primordial. Cette perspective d’un Monde en état d’explosion est encore discutée : mais il ne viendrait à aucun physicien l’idée de la rejeter comme entachée de philosophie ou de finalisme. Il n’est pas mauvais d’avoir cet exemple sous les yeux pour comprendre à la fois la portée, les limites et la parfaite légitimité scientifique des vues que je propose ici. Réduite en effet à sa moelle la plus pure, la substance des longues pages qui précèdent se ramène tout entière à cette simple affirmation que, si l’Univers nous apparaît sidéralement comme en voie d’expansion spatiale (de l’Infime à l’Immense) ; de même, et plus clairement encore, il se présente à nous, physico-chimiquement, comme en voie d’*enroulement* organique sur lui-même (du très simple à l’extrêmement compliqué), – cet enroulement particulier « de complexité » se trouvant expérimentalement lié à une augmentation corrélative d’intériorisation, c’est-à-dire de psyché ou conscience.

Sur le domaine étroit de notre planète (le seul encore où nous puissions faire de la Biologie) la relation structurelle ici notée entre complexité et conscience est expérimentalement incontestable, et depuis toujours connue. Ce qui confère son originalité à la position adoptée dans le livre que je présente est de poser, au départ, que cette propriété particulière, possédée par les substances terrestres, de se vitaliser toujours plus en se compliquant toujours davantage, n’est que la manifestation et l’expression locale d’une dérive aussi universelle (et sans doute plus significative encore) que celles, déjà identifiées par la Science, qui entraînent les nappes cosmiques non seulement à s’étaler explosivement comme une onde, mais aussi à se condenser corpusculairement sous les forces d’électro-magnétique et de gravité, ou encore à se dématérialiser par rayonnement : ces diverses dérives étant probablement (nous le reconnaîtrons un jour) strictement conjuguées entre elles.

S’il en est ainsi, on voit que la conscience, définie expérimentalement comme l’effet spécifique de la complexité organisée, déborde de beaucoup l’intervalle, ridiculement petit, sur lequel nos yeux parviennent à la distinguer directement.

D’une part, en effet, là même où des valeurs soit très petites, soit même moyennes, de complexité. nous la rendent strictement imperceptible (je veux dire à partir et au-dessous des très grosses molécules), nous sommes logiquement amenés à conjecturer dans tout corpuscule l’existence rudimentaire (à l’état d’infiniment petit, c’est-à-dire d’infiniment diffus) de quelque psyché, – exactement comme le physicien admet, et pourrait calculer les changements de masse (complètement insaisissables pour une expérience directe) se produisant dans le cas de mouvements lents.

D’autre part, là précisément dans le Monde où, par suite de circonstances physiques diverses (température, gravité …), la complexité n’arrive pas à atteindre les valeurs pour lesquelles un rayonnement de conscience pourrait influencer nos yeux, nous sommes conduits à penser que, les conditions devenant favorables, l’enroulement, momentanément arrêté, reprendrait aussitôt sa marche en avant.

Observé suivant son axe des Complexités, je dis bien, l’Univers est, dans l’ensemble et en chacun de ses points, en tension continuelle de reploiement organique sur lui-même et donc d’intériorisation. Ce qui revient à dire que, pour la Science, la Vie est depuis toujours en pression partout ; et que, là où elle est parvenue à percer appréciablement, rien ne saurait l’empêcher de pousser au maximum le processus dont elle est issue.

C’est dans ce milieu cosmique activement convergent qu’il est nécessaire, à mon sens, de se placer, si l’on veut faire apparaître dans tout son relief et expliquer d’une façon pleinement cohérente le Phénomène Humain.

**La première apparition de l’homme : ou, le pas individuel de la réflexion.**

Pour surmonter l’improbabilité des arrangements conduisant à des unités de type toujours plus complexes, l’Univers en voie d’enroulement considéré dans ses zones préréfléchies, progresse pas à pas, à coup de milliards et de milliards d’essais. C’est ce procédé de tâtonnements combiné avec le double mécanisme de reproduction et d’hérédité (permettant d’emmagasiner et d’améliorer additivement – sans diminution, ou même avec accroissement du nombre d’individus engagés – les combinaisons favorables une fois obtenues), qui donne naissance à l’extraordinaire assemblage de lignées vivantes formant ce que j’ai appelé plus haut « l’Arbre de la Vie », – mais que l’on pourrait tout aussi bien comparer à un spectre de dispersion où chaque longueur d’onde correspond à une nuance particulière de conscience ou instinct.

Observés sous un certain angle, les divers rayons de cet éventail psychique peuvent paraître, et sont souvent, en fait, regardés encore par la Science, comme vitalement équivalents : autant d’instincts, autant de solutions, également valables et non comparables entre elles, d’un même problème. Une deuxième originalité de ma position dans le « *Phénomène Humain* », après celle consistant à faire de la Vie une fonction universelle d’ordre cosmique, est d’attribuer, au contraire, valeur de « seuil » ou de changement d’état, à l’apparition, sur la lignée humaine, du pouvoir de *réflexion*. Affirmation nullement gratuite (qu’on y prenne bien garde !), ni basée initialement sur aucune métaphysique de la Pensée. Mais option expérimentalement appuyée sur le fait, curieusement sous-estimé, qu’à partir du « pas de la Réflexion » nous accédons véritablement à une nouvelle forme de Biologie, caractérisée, entre autres singularités, par les propriétés que voici :

a) Émergence décisive, dans la vie individuelle, des facteurs d’arrangement internes (*invention*) au-dessus des facteurs d’arrangement externes (jeu des chances utilisé).

b) Apparition également décisive, entre éléments, de véritables forces de rapprochement ou d’éloignement (sympathie et antipathie), relayant les pseudo-attractions et pseudo-répulsions de la Prévie, ou même de la Vie inférieure, référables, semble-t-il, les unes et les autres, à de simples réactions aux courbures de l’Espace-Temps et de la Biosphère, respectivement.

c) Éveil, enfin, dans la conscience de chaque élément en particulier (par suite de son aptitude nouvelle et révolutionnaire à prévoir l’Avenir), d’une exigence de « survie illimitée ». C’est-à-dire passage, pour la Vie, d’un état d’irréversibilité relative (impossibilité physique pour l’enroulement cosmique de s’arrêter, une fois amorcé) à l’état d’irréversibilité absolue (incompatibilité dynamique radicale ? d’une perspective assurée de Mort Totale avec la continuation d’une Évolution devenue réfléchie).

Ces diverses propriétés conférant au groupe zoologique qui les possède une supériorité, non seulement quantitative et numérique, mais fonctionnelle et vitale, indiscutable ; – indiscutable, je dis bien : pourvu cependant que l’on se décide à appliquer jusqu’au bout, sans fléchir, la loi expérimentale de Complexité-Conscience à l’évolution globale du groupe tout entier.

**Le phénomène social : ou, la montée vers un pas collectif de la réflexion.**

D’un point de vue strictement descriptif, venons-nous de voir, l’Homme ne représente originellement que l’une entre autres des innombrables nervures formant l’éventail, à la fois anatomique et psychique, de la Vie. Mais parce que cette nervure, ou si l’on préfère ce rayon, est parvenu, seul entre tous, grâce à une position ou une structure privilégiée, à émerger hors de l’Instinct dans la Pensée, il se montre capable, à l’intérieur de ce domaine encore entièrement libre du Monde, de s’étaler à son tour, de façon à engendrer un spectre de deuxième ordre : l’immense variété des types anthropologiques que nous connaissons. Observons ce deuxième éventail. En vertu de la forme particulière de Cosmogénèse adoptée par nous dans ces pages, le problème posé par notre existence à notre Science est évidemment le suivant : « Dans quelle mesure, et éventuellement sous quelle forme, la nappe humaine obéit-elle encore (ou échappe-t-elle) aux forces d’enroulement cosmique qui lui ont donné naissance ? »

La réponse à cette question, vitale pour notre conduite, dépend entièrement de l’idée que nous nous faisons (ou, plus exactement, de l’idée que nous devons nous faire) de la nature du Phénomène Social, tel qu’il se déploie en plein essor autour de nous.

Par routine intellectuelle (et aussi parce qu’il nous est positivement difficile de dominer un processus au sein duquel nous sommes noyés), l’auto-organisation, toujours montante, de la Myriade humaine sur elle-même est encore regardée (le plus souvent) comme un processus juridique et accidentel, ne présentant qu’une analogie superficielle, « extrinsèque », avec les constructions de la Biologie. Depuis son apparition, admet-on tacitement, l’Humanité continue à se multiplier : ce qui la force naturellement à trouver pour ses membres des arrangements de plus en plus compliqués. Mais ne confondons pas ces *modus vivendi* avec progrès ontologique véritable. Évolutivement, depuis longtemps, l’Homme ne bouge plus, – s’il a jamais bougé…

Eh bien, c’est ici où, en tant qu’homme de science, je crois devoir faire acte d’opposition, et de protestation.

En nous, Hommes, – maintient encore une certaine forme de sens commun, – l’évolution biologique plafonne. En se réfléchissant sur soi, la Vie serait devenue immobile. – Mais ne faudrait-il pas dire au contraire qu’elle rebondit en avant ? Observez plutôt la façon dont, plus l’Humanité agence techniquement sa multitude, plus en elle, *pari passu*, montent la tension psychique, la conscience du Temps et de l’Espace, le goût et le pouvoir de la Découverte. Ce grand événement nous paraît sans mystère. Et cependant, dans cette association révélatrice de l’Arrangement technique et de la Centration psychique, comment ne pas reconnaître encore au travail (bien qu’avec des proportions, et à une profondeur, encore jamais atteintes) la grande force de toujours, – celle-là même qui nous a faits ? Comment ne pas voir que, après nous avoir roulés individuellement, chacun de nous, – vous et moi – sur nous-mêmes, c’est toujours le même cyclone (mais à l’échelle sociale, cette fois) qui continue sa marche au-dessus de nos têtes, – nous resserrant tous ensemble dans une étreinte qui tend à nous parfaire chacun en nous liant organiquement à tous les autres à la fois ?

« Par la socialisation humaine, dont l’effet spécifique est de faire se reployer sur soi le faisceau entier des écailles et des fibres réfléchies de la Terre, c’est l’axe même du vortex cosmique d’Intériorisation qui poursuit sa course » : relayant et prolongeant les deux postulats préliminaires ci-dessus dégagés (l’un concernant le primat de la Vie dans l’Univers, et l’autre le primat de la Réflexion dans la Vie), telle est la troisième option – la plus décisive de toutes – qui achève de définir et d’éclairer ma position scientifique en face du Phénomène Humain.

Ce n’est pas ici le lieu de montrer en détail avec quelle aisance et quelle cohérence cette interprétation organiciste du fait social explique (ou même, suivant certaines directions, permet de prévoir) la marche de l’Histoire. Notons seulement que si, par delà l’hominisation élémentaire culminant dans chaque individu, il se développe réellement au-dessus de nous une autre hominisation, collective, celle-là, et de l’espèce, – alors il est tout naturel de constater que, parallèlement avec la socialisation de l’Humanité, les trois mêmes propriétés psychobiologiques s’exaltent sur Terre qu’avait initialement dégagées (Cf. ci-dessus) le pas individuel de la Réflexion.

a) Pouvoir d’invention, d’abord, si rapidement intensifié de nos jours par l’arcboutement rationalisé de toutes les forces de recherche qu’il est devenu d’ores et déjà possible de parler (comme je le disais tout à l’heure) d’un rebondissement humain de l’Évolution.

b) Capacité d’attractions (ou de répulsions) ensuite, s’exerçant encore de façon chaotique à travers le Monde, mais si rapidement montantes autour de nous que l’économique (quoi qu’on dise) risque de compter bien peu demain en face de l’idéologique et du passionnel dans l’arrangement de la Terre.

c) Exigence, enfin et surtout, d’irréversible, – sortant de la zone encore un peu hésitante des aspirations individuelles pour s’exprimer catégoriquement dans la conscience et par la voix de l’Espèce. – Catégoriquement, je répète : en ce sens que si un homme isolé peut arriver à s’imaginer qu’il lui est possible physiquement ou même moralement, d’envisager une complète suppression de lui-même, – en face d’une totale annihilation (ou même simplement d’une insuffisante préservation) réservée au fruit de son labeur évolutif, l’Humanité, elle, commence à se rendre compte pour tout de bon qu’il ne lui resterait plus qu’à faire grève : l’effort de pousser la Terre en avant se fait trop lourd, et il menace de durer trop longtemps pour que nous continuions à l’accepter si ce n’est que nous travaillons dans de l’incorruptible.

Réunis entre eux, et beaucoup d’autres, ces divers indices me paraissent constituer une preuve scientifique sérieuse que (en conformité avec la loi universelle de centro-complexité) le groupe zoologique humain, – loin de dériver biologiquement, par individualisme déchaîné, vers un état de granulation croissante, – ou encore de s’orienter (au moyen de l’astronautique) vers une échappée à la mort par expansion sidérale, – ou tout simplement, de décliner vers une catastrophe ou la sénescence, se dirige en réalité, par arrangement et convergence planétaires de toutes les réflexions élémentaires terrestres, vers un deuxième point critique de Réflexion, collectif et supérieur : point au delà duquel (justement parce qu’il est critique) nous ne pouvons directement rien voir ; mais point à travers lequel nous pouvons pronostiquer (comme je l’ai montré) le contact entre la Pensée, née de l’involution sur soi de l’étoffe des choses, et un foyer transcendant « Oméga », principe à la fois irréversibilisant, moteur et collecteur de cette involution.

Il ne me reste plus, en terminant, qu’à préciser ma pensée sur trois questions qui ont coutume de faire difficulté à ceux qui me lisent ; je veux dire : a) quelle est la place laissée à la liberté (et donc à la possibilité d’un échec du Monde) ? b) quelle est la valeur accordée à l’Esprit (par rapport à la Matière) ? et c) quelle distinction subsiste-t-il entre Dieu et le Monde, dans la théorie de l’Enroulement cosmique ?

a) En ce qui regarde les chances de succès de la Cosmogénèse, il ne suit aucunement, je prétends, de la position ici adoptée, que la réussite finale de l’hominisation soit nécessaire, fatale, assurée. Sans doute, les forces « noogéniques » de compression, organisation et intériorisation sous lesquelles s’opère la synthèse biologique de la Réflexion, ne relâchent à aucun moment leur pression sur l’étoffe humaine : d’où la possibilité, signalée plus haut, de prévoir avec certitude – *si tout va bien* – certaines directions précises de l’avenir. Mais, en vertu de sa nature même, ne l’oublions pas, l’arrangement des grands complexes (c’est-à-dire d’états de plus en plus improbables, – bien qu’enchaînés entre eux) ne s’opère dans l’Univers (et plus spécialement dans le cas de l’Homme) que par deux méthodes conjuguées : 1) utilisation tâtonnante des cas favorables (provoqués dans leur apparition par jeu de grands nombres), et 2) dans une seconde phase, invention réfléchie. Qu’est-ce à dire, sinon que, si persistante, si impérieuse dans son action soit l’énergie cosmique d’Enroulement, elle se trouve intrinsèquement affectée, dans ses effets, de deux incertitudes liées au double jeu, – en bas, des chances, et, – en haut, des libertés. Remarquons cependant que, dans le cas de très grands ensembles (tels que celui, justement, représenté par la masse humaine) le processus tend à « s’infaillibiliser », les chances de succès croissant du côté hasard, et les chances de refus ou d’erreur diminuant du côté libertés, avec la multiplication des éléments engagés.

b) En ce qui touche la valeur de l’Esprit, j’observe que, du point de vue phénoménal où systématiquement je me confine, Matière et Esprit ne se présentent pas comme des « choses », des « natures », mais comme de simples *variables* conjuguées, dont il s’agit de déterminer, non l’essence secrète, mais la courbe en fonction de l’Espace et du Temps. Et je rappelle qu’à ce niveau de réflexion la « conscience » se présente, et demande à être traitée, non point comme une sorte d’entité particulière et subsistante, mais comme un « effet », comme l’ « effet spécifique », de la Complexité.

Or dans ces limites mêmes, si modestes soient-elles, quelque chose de fort important me paraît fourni par l’expérience en faveur des spéculations de la métaphysique.

D’une part, en effet, la transposition ci-dessus indiquée de la notion de Conscience étant admise, rien ne nous empêche plus (au contraire) – nous l’avons vu – de prolonger vers le bas, dans la direction des faibles complexités, sous forme invisible, le spectre du « dedans des choses » : ce qui veut dire que le « psychique » se découvre comme sous-tendant, à des degrés de concentration divers, la totalité du Phénomène.

Et d’autre part, suivi vers le haut, dans la direction des très grands complexes, le même « psychique », à partir du moment où il nous devient perceptible dans les êtres, manifeste, par rapport, à sa matrice de « Complexité », une tendance croissante à la maîtrise et à l’autonomie. Aux origines de la Vie, il semblerait que ce soit le foyer d’arrangement (F1) qui, dans chaque élément individuel, engendre et contrôle son foyer conjugué de conscience (F2). Mais, plus haut, voici l’équilibre qui se renverse. Très nettement, d’abord, à partir du « pas individuel de la réflexion » (sinon déjà avant !), c’est F2 qui commence à prendre en charge (par « invention") les progrès de F1. Et puis, plus haut encore, c’est-à-dire aux approches (conjecturées) de la Réflexion collective, voici F2 qui fait mine de se dissocier de son cadre temporo-spatial pour se conjuguer avec le foyer universel et suprême Oméga. Après l’émergence, l’émersion ! – Dans les perspectives de l’Enroulement cosmique, non seulement la Conscience devient co-extensive à l’Univers, mais l’Univers tombe en équilibre et en consistance, sous forme de Pensée, sur un pôle d’intériorisation suprême.

Quel plus beau support expérimental que celui-là pour fonder métaphysiquement le primat de l’Esprit ?

c) Et enfin pour finir, et en finir une bonne fois, avec les craintes de « panthéisme » constamment soulevées par certains tenants du spiritualisme traditionnel à propos de l’Évolution, comment ne pas voir que, dans le cas d’un *Univers convergent* tel que je l’ai présenté, – loin de naître de la fusion et de la confusion des centres élémentaires qu’il rassemble, le Centre Universel d’unification (justement pour remplir sa fonction motrice, collectrice et stabilisatrice) doit être conçu comme préexistant et transcendant. « Panthéisme » très réel, si l’on veut (au sens étymologique du mot), mais panthéisme absolument légitime : puisque si, en fin de compte, les centres réfléchis du Monde ne font effectivement plus qu’ « un avec Dieu », cet état s’obtient, non par identification (Dieu devenant tout), mais par action différenciante et communiante de l’amour (Dieu tout *en tous*), – ce qui est essentiellement orthodoxe et chrétien.